

Comptes rendus bibliographiques

Guillaume LEJEAN. Charles ALEXANDRE. *Correspondance, 1846-1869. Deux républicains bretons dans l'entourage de Lamartine et de Michelet.* Établissements du texte, introduction et notes par Jean-Yves GUIOMAR. Préface de Louis Le Guillou. Éditions Jean Touzot, 1993, in-8°, 710 pages.

Pendant 24 années, au milieu du XIX^e siècle, deux amis, républicains, du pays de Morlaix échangèrent des lettres qui nous ont été heureusement conservées, les unes (145) par l'abbaye de Landévennec, les autres (28) par la bibliothèque municipale de Morlaix.

Charles-Émile Alexandre est né à Morlaix le 23 août 1821. Il est le fils d'un notable de Morlaix, brasseur et négociant, élu municipal libéral, héritier du domaine de Suscinio en Ploujean. Devenu en 1849 le secrétaire de Lamartine, il se marie avec la fille d'un « propriétaire agronome » des environs de Mâcon. Député républicain modéré de 1871 à 1875, président de l'Académie de Mâcon, il meurt le 9 janvier 1890 à Mâcon (après des revers de fortune). Sa veuve, retirée à Suscinio, y décèdera en 1913.

Guillaume Lejean est né le 1^{er} février 1824 à Plouégat-Guerrand, à 20 km de Morlaix. Fils d'un agriculteur, élu municipal républicain de 1851 à 1854, il perd sa mère à l'âge de 9 ans et est élevé par sa tante qui aurait voulu le pousser vers le séminaire. Passionné par l'histoire bretonne, il fait la connaissance de Charles Alexandre dans les greniers de l'hôtel de ville de Morlaix où il est plongé dans les archives. Tenté par des études de médecine qu'il ne poursuit pas, tenté par le métier d'archiviste, il se consacre en fait au journalisme de 1852 à 1857, et exerce lui aussi, un temps, les fonctions de secrétaire de Lamartine. A partir de 1857, il se lance dans ce qui sera sa véritable vocation, la géographie et la cartographie : il voyage dans les Balkans, les sources du Nil, l'Himalaya ; en 1863-1864, il sera même vice-consul de France en Abyssinie. Il meurt prématurément le 1^{er} février 1871 à Plouégat-Guerrand.

Les lettres éditées par Jean-Yves Guiomar nous retracent l'itinéraire de deux jeunes hommes indignés par la fin du règne de Louis-Philippe,

enthousiasmés puis déçus par la Révolution de 1848, révoltés contre le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte. Avec Lejean nous assistons au naufrage politique de Lamartine.

A partir de 1848, nos deux amis sont étroitement mêlés à la vie parisienne, intellectuelle et politique, et cela nous vaut une foule de portraits et de récits mettant en scène de nombreux écrivains — voire écrivains —, des amis morlaisiens et brestois de nos correspondants et les familiers de Lamartine en Bourgogne. Lejean écrit dans la presse parisienne : sa correspondance fourmille de notations sur les conditions de vie des éditeurs et hommes de lettres. Michelet et Lamartine sont omniprésents ; trop glorifiés par leurs contemporains, ils finissent par être l'objet de dures critiques de la part de nos correspondants.

Dans ce gros recueil de lettres, tout est à lire et tout est passionnant. Des obsèques de Chateaubriand auxquelles il assiste à Saint-Malo, Alexandre écrit : « Il y a de belles choses et des choses amères. Cortège officiel trop souvent. Peu d'émotion. Cette ville d'affaires sent peu un homme d'imagination. René sera toujours pour elle dans le mauvais sens un *rêveur* ».

De Rennes qu'il traverse en 1850, Lejean revient sur son opinion précédente de « ville pédante et stérile ». Rennes, écrit-il, « renferme une noblesse peu morale, une bourgeoisie mauvaise et bouffie, deux écoles qui s'amuse et une magistrature dont on ne peut dire ni bien ni mal. Mais il y a dans la jeunesse du lieu une élite avec laquelle je suis ravi d'avoir fait connaissance... Tous (ces jeunes gens) ont beaucoup produit, je veux dire beaucoup gaspillé de talent dans les journaux de Rennes, qui m'ont paru le plus remarquablement rédigés de tout l'Ouest ».

De la langue bretonne, le même Lejean constate : « J'ai voulu étudier sur les lieux la question du recul de la langue bretonne depuis 89. C'est effrayant la rapidité avec laquelle le français fait sa trouée : près d'un myriamètre en 30 ans ».

Dans sa thèse publiée en 1987 par la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne sous le titre *Le Bretonisme. Les historiens bretons au XIX^e siècle*, Jean-Yves Guimar avait distingué deux courants chez ces historiens bretons. Dans une note de la *Correspondance* (p. 19), il résume ainsi sa thèse : « Le mouvement bretoniste prend son essor dans les années quarante et les bretonistes (La Villemarqué, Courson, Kerdrel, La Borderie, etc.) sont les historiens et écrivains bretons qui tiennent pour une Bretagne désertifiée à la fin de l'Empire romain, receltisée et christianisée par les Bretons venus de l'île de Bretagne, tandis que leurs adversaires, les *romanistes* (Lejean, Bizeul, Levot, Lallemand, Morin, etc.), tiennent pour une Bretagne en continuité avec l'Armorique gallo-romaine. Au-delà de cette querelle érudite, les différences sont plus profondes : les bretonistes

s'opposent à la structure politique et sociale de la France née de la Révolution de 1789, en particulier la centralisation politique et la laïcité; sans être tenants du retour à l'ancien régime, ils militent pour une Bretagne et une France vues dans leur continuité historique et exaltent les valeurs du Moyen Age (les saints légendaires, les cathédrales) et la décentralisation ».

L'édition de la correspondance de Lejean et d'Alexandre me paraît une excellente illustration de la thèse défendue dans *le Bretonisme*. En octobre 1848, Lejean assiste au congrès de l'Association bretonne à Lorient; qu'en dit-il à son ami? « Je suis en ce moment lancé dans le monde savant. C'est mieux que je le croyais, mieux que je n'ai vu à Paris. Ici il y a des hommes: Bizeul, La Villemarqué, de Blois, Kergaradec, de Courson, La Monneraye, La Borderie et plusieurs autres que je vous décrirai plus amplement. Que d'eau tiède! dirait cependant, à propos de leurs débats, notre Michelet, notre aimé Michelet que j'ai eu la douleur hier d'être obligé de défendre dans une causerie particulière avec deux des plus huppés de l'endroit. J'étouffe ici: jamais je n'avais vu les archéologues d'aussi près, j'en ai assez de l'épreuve. Je vais retourner vivre à Morlaix, à Plouégat, dès que j'aurai vu Levot, que j'attends demain mercredi. J'irai à pied jusqu'à Quimperlé pour pouvoir consacrer quelques heures à Tahier: l'amitié pour me distraire de la *savantasserie* ».

La verve de Lejean est inépuisable, et, malgré quelques longueurs dans l'expression de leurs sentiments, la correspondance de nos deux Morlaisiens est bien le reflet d'une amitié profonde, sincère, mais sans concessions. Alexandre est riche, mais Lejean est pauvre et, sans cesse, a besoin de nouvelles ressources.

En conclusion, je dirai volontiers que l'un des mérites de Jean-Yves Guimar est d'avoir su, à travers son introduction et ses innombrables notes et mises au point infrapaginales, utilisé son immense érudition pour nous faire pénétrer dans l'intimité des milieux intellectuels bretons et parisiens, nous brosser un tableau vivant des conditions de vie en province au XIX^e siècle, et, accessoirement, nous révéler les initiatives de quelques-uns pour découvrir un monde encore mal connu.

Jacques CHARPY

Nicholas ORME. *Nicholas Roscarrock's Lives of the saints: Cornwall and Devon*. Devon and Cornwall Record Society, New Series, vol. 35, Exeter, 1992.

M. Orme nous propose l'édition des travaux d'un hagiographe cornique du début du XVII^e siècle qui avait entrepris d'écrire les vies des